

Valérie de Gasparin, Les prouesses de la Bande du Jura, 1865 – à la source de la résurgence de l'Orbe -.

Les forges se taisent toujours, c'est le repos de midi. — Nous avons pris la rive gauche. Un rideau de hêtres masque les zones de roche calcaire qui courent à mi-hauteur de la montagne. On les aperçoit au travers des trouées, aussi les crêtes qui se dessinent sur l'azur. Ça et là de fortes coulées de pierres arrivent jusqu'à la route; les prés se dé-

roulent en dessous ; ce sont des prés froids ; à part la renoncule jaune, la première épanouie, il n'y fleurit rien encore. Seulement l'Orbe coule au milieu, ici verte, là sombre, partout transparente, tellement qu'on dirait des morceaux de miroir enchassés dans l'herbe. Rien que de le voir, ce courant, profond et limpide, apaise la pensée. Il ne fait pas un pli, pas un caillou ne le ride, nul globule irisé ne glisse sur la surface unie. Pour se fracasser, la rivière attend l'écluse des forges ; il lui faut la main des hommes pour la rompre et pour la tourmenter ; sans cela, elle irait tout endormie jusqu'au Saut du Dais, jusqu'aux Moulins des Clées.

Devant nous, le mont de Cire dresse son cône dentelé de sapins ; il baigne dans les fluidités de l'air ; je ne sais quelles clartés inondent ses flancs. Vis-à-vis, la dent de Vaulion, rempart taillé dans le roc, oppose une coupe rigide à ces mollesses de la lumière. Trois cimes dans le fond croisent leurs profils avec des hardiesses alpines.

Voici la dernière forge, une noire maison foraine, plantée sur un sol charbonneux. Des poutrelles de geuse s'entassent devant ; dans le bassin de fer tombe à regret un filet d'eau claire, les peupliers qui se balancent sur un rythme monotone, accompagnent

le babil des femmes, tandis qu'elles raccomodent leurs nippes couleur de suie. S'il n'y avait pas, au seuil de l'usine, quelques demi-douzaines de marinots fraîchement lavés, des blondins aux joues plus rouges que des pivoines, on se croirait chez les chaudronniers de Pluton.

Tout cela n'empêche pas que le soleil rit, qu'il n'y a plus de route : il y a les gazons, des mouchets de sapins, des mouchets de hêtres ; l'Orbe s'anime et murmure en bas, le terrain descend en gais ressauts couverts de mousses. A cette heure, l'Orbe a rencontré les grosses roches qui lui barrent le passage, elle jaillit, elle se fâche, on voit l'écume blanchir derrière la feuillée.

Venez ! Ici prend le chenal de bois, le chenal des forges ; l'eau fuit dedans, elle court sans bruit ; parler l'arrêterait, ce sont les paresseux qui jasant ; elle se précipite, enroulée, tressée, polie, selon les caprices du bois ou l'ampleur des flots.

— Tenez-vous bien, gens de bande ! et vous, les petits ! La poutrelle est glissante, le long du chenal ; l'emportement de l'eau donnerait vite le vertige ! Regardez sous les hêtres, au soleil, dans les mousses, regardez les mille sources qui se hâtent ! Chacune gazouille, saute et court de bon courage. Sont-elles pressées, sont-elles affolées ! Jamais le mouvement

en ses prodiges, ne revêtit plus vivé allure, ne chanta plus gaie chanson. On les regarderait toujours, ces fils d'eau claire, tantôt perdus sous l'ombre, tantôt éclatant en pleine lumière. Il y en a qui vont droit, roide, comme des volontés précipitées à leur fin, en casse-cou ; il y en a qui s'amuse tout du long, pas une pierre dont ils ne fassent le tour, pas une branche d'alizier qu'ils ne lutinent ; d'autres coulaient doucement qui soudain s'irritent, les voilà, des fusées, une rage, puis tout s'évanouit.

Le jour a des blancheurs éblouissantes ; nulle teinte dorée ne le vient adoucir. C'est l'effet du printemps, et de l'heure. L'été s'avoisine, le soleil a pris franchement sa route par le milieu du ciel ; les dards tombent d'à-plomb, ils transpercent.

En automne, lorsque la route céleste fléchira vers l'horizon, que le pèlerin de là-haut glissera près des crêtes, une lumière ambrée viendra colorer en dessous la ramée des sapins ; la feuillée des hêtres, qui commencera de rougir, peindra le gazon de lueurs incarnates ; ces tons plus caressants parleront mieux au cœur. La nature sur le déclin, a de ces tendresses ; elles prennent aux forts vers le soir de la vie.

Maintenant, la grande ombre de la montagne arrive jusqu'à nous. Un mur prodigieux se dresse,

il marque son arête sur le ciel. Cette ombre est intense, elle est dure, elle est froide; c'est la nuit. On y entre. Plus de murmures, les sources vagabondes ont rejoint le courant. On entend au loin, mugir et batailler l'Orbe. Les trones portent haut leur voûte, elle frémit sous le vent de la source. Quelques violettes montées sur de longues tiges et qui cherchent un peu de jour, dans les clairières la dentaire aux fleurons d'un bleu indécis, font penser aux végétations des bords de l'Érèbe. Les doigts pâles de Proserpine ont dû s'étendre vers ces fleurs mélancoliques; elle a formé de ces bouquets aux teintes incertaines : quelque chose de solennel et de triste comme la nature antique aux sites que hantent les divinités farouches plane sur ces lieux. On ne parle plus ; une sorte de décoloration se fait dans l'âme ; des obscurités crépusculaires s'abattent sur le cœur ; de même que certaines fleurs, quand vient le soir, ferment leurs pétales, les rires s'éteignent ; ainsi que les phalènes et que les oiseaux de nuit battent l'air de leurs ailes pesantes, les pensées qui se cachent le jour, ces tristes à qui le soleil déplaît, sortent de leurs retraites ; chacun marche entouré du cortège funèbre.

Ainsi l'on s'avance ; la voix de l'Orbe emplit l'air ; pas un insecte ne se joue dans l'atmosphère dépouillée de rayons ; les recoins n'ont point d'ombre, les places

ouvertes n'ont point d'éclat, rien ne s'emboite, rien ne scintille, la même clarté douteuse se suspend sous les hêtres, du faite au sol, et le contrefort des roches grandit toujours.

Hourra pour la source ! Jamais nous ne l'avons vue si belle ! Arrêtons-nous ici, en face du rempart. La muraille, crénelée de sapins à tous les étages tranche l'azur, là-haut, d'un trait puissant. En bas, dans les ténèbres que fait le bois, l'Orbe sort tout entière des entrailles de la roche. En trois volutes, trois volutes gonflées et tordues, trois immenses soupirs qui soulèvent son sein, elle fait effraction vers la lumière. Elle se dilate, elle s'enfle, elle tournoie en spirales prolongées, elle enveloppe les écueils d'une cuirasse plus luisante que l'airain. Là-bas on entend ses colères ; ici, non. Elle est véhémement et elle est silencieuse ; elle a des tranchants aiguisés comme le fil d'un cimeterre, ses profondeurs rappellent la solidité du bronze.

— Lancez des cailloux, nos jeunes ! — Les cailloux glissent, ils n'enfoncent pas ; ils décrivent une courbe rapide, par-dessus les roches ; on dirait des fleurs de cerisier éparpillées sur l'eau. Les mousses qui tapissent le fond du lit donnent à toute cette onde des limpidités couleur d'encre. L'emportement du cou-

rant, lancé à travers ces lieux austères, dans une paix qui touche à la mort, attire comme un mystère que chaque flot renouvelle : il presse l'âme, elle le contemple, il la berce, et ce balancement la tient charmée.

N'est-ce pas, il y a de ces vagues oscillations auxquelles on resterait éternellement suspendu. Lancé à pleine volée, ramené au raz du sol, on va, on vient, les mains enlacées aux cordelles, et cela pourrait durer toujours.

Pour moi, ces sources qui jamais ne tarissent me laissent éperdu devant la toute-puissance de Dieu. Tout ici-bas s'arrête, tout s'épuise, tout ce qui respire meurt, tout ce qui verdit se dessèche, tout ce qui fleurit se flétrit : seules les sources vivent. Dans la nature glacée elles protestent contre le néant. Ce jaillissement inépuisable me parle de l'inépuisable bonté de Dieu. Quand la terre s'engourdit, quand mon âme se fige, la source avec sa pérennité, la source avec ses jets, sa joie, son trésor qui surabonde, la source me dit : Il y a de la vie par de là le monde, entends-tu sourdre les fontaines du Paradis !

Nous avons quitté nos sièges séculaires, et ce tronc abattu que la mousse aux longs brins tapissait

de velours. Nos yeux se sont détachés de la grande eau sombre. Elle va trouver le soleil, elle va se heurter aux barrages, ses bords élargis la laissent courir où la mène son plaisir. Nous suivons, sur l'autre rive, ses flots laiteux; ils s'apaisent aux prairies; à peine les distingue-t-on du pacage tant ils sont d'un vert pareil.

Des narcisses! les voilà bien, ce sont bien eux! Leur calice à six pétales s'étoile parmi les joncs. Voilà bien leur petite couronne d'or qu'encercle un anneau de rubis. Cueillir, voyez-vous, cueillir à foison, à brassées, courir ici, là, prendre tout, les fleurs, les boutons, ce qui est venu, ce qui viendra, c'est l'enivrement de la conquête, c'est la frénésie du carnage. Vous en avez assez, vous en avez trop, il n'importe! Tant que j'en verrai, j'en prendrai! Je coupe le présent, je fauche l'avenir. En laisser pour d'autres?... d'autres! qu'est-ce que c'est que ça, les autres? — Croyez-moi, le meilleur devient égoïste, je dis un égoïste fieffé, et si vous voulez connaître les belles âmes, ce sont ceux-là qui, se voyant les mains pleines, font signe aux camarades, et crient : Venez!

M. l'assesseur, sur le char à échelles, claque du fouet et siffle ses bêtes. Allons, allons! le brave

homme a son verre de trop, sa *fédérale*, comme on dit en notre patriotique pays de vignobles.

On va bon train. Quelque génisse qui sort de l'étable, part en flèche au nez de M. l'assesseur; elle trotte devant l'attelage, queue en trompette, et la bande de rire, et les bergers de gueuler. Vers les fontaines les jeunes filles battent le linge. Elles sont de bonne grâce nos blondes aux yeux bleus; minces, grandes, un fin sourire! Nous en avons de brunes aussi, avec des fossettes aux joues. Quand les blés sont mûrs et qu'elles vont par les champs, quelque jupon court serré mollement aux hanches, le bras libre, la taille aisée, courbées sur les andains qu'elles amassent en gerbes; quand elles relèvent leur front humide, que d'un mouvement souple elles se redressent, et respirent, on croirait voir les grandes marguerites des prés, alors que la brise les ploie et puis les abandonne.

Mais ce sont les vergers qui sont beaux! Les pommiers blanc d'argent, rosés, purpurins, avec leurs essaims d'abeilles, d'un éclat immaculé, étendent leurs tabernacles sur les prairies. Il n'y a pas une feuille, il n'y a que des fleurs; elles se touchent toutes; jamais roi, jamais empereur, ni Tamerlan, ni Charlemagne n'eurent tente pareille. Cela éblouit, c'est la fraîcheur même, cela sent bon, les yeux s'en

enivrent, on ne peut voir cela et ne point adorer Dieu.

Que me font vos parterres, que me disent vos orchidées! Oui, les azalées sont de merveilleuses personnes, et les camélias des dames de haute maison; ce qui est beau est beau; j'admire les princesses de serre chaude, en hiver elles charmeront mes ennuis; mais un pommier, mais un verger tout inondé de ces splendeurs, à pleines mains, débordantes, ce trop, comme Dieu le donne, où sont les miracles d'horticulture qui pourront bien valoir cela!

La nuit est descendue; voici le jardin. Je me promène le long des allées; le jet d'eau chante toujours, la lune s'avance toujours dans l'immensité seraine, la reinette trille toujours sous sa feuille de fraisier.

Elle en sait long, la reinette. Les vergers en savent long.